

## 5e édition des *Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie*, de la mi-juillet à la mi-septembre 2014

Serge Allaire

Numéro 100, printemps–été 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (imprimé)

1923-8932 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Allaire, S. (2015). Compte rendu de [5e édition des *Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie*, de la mi-juillet à la mi-septembre 2014]. *Ciel variable*, (100), 88–89.

chaque fois de la culture photographique et visuelle de sa nouvelle terre d'accueil. Ainsi, à côté des travaux les plus célèbres, dont certains furent inclus en 1955 à l'accrochage de la fameuse exposition *Family of Man*, figurent des échantillons d'une production moins connue, où se déploient la capacité incessante à se renouveler et la propulsion à l'expérimentation formelle du photographe, pouvant aussi bien tendre vers Rodtchenko ou Man Ray que Cartier-Bresson ou encore Walker Evans. On s'émerveille, par exemple, de ses compositions expressionnistes berlinoises des années vingt, aux cadrages et aux éclairages audacieux, comme de ses très beaux portraits de célébrités new-yorkaises des années quarante (Einstein, Chagall, Josh White...). On découvre aussi plusieurs pans méconnus, voire inédits de son travail : documentation sur l'action des associations juives à Berlin dans la seconde moitié des années trente, reportages aux Pays-Bas en 1939 sur les centres d'entraînement et de reconversion à la vie agricole pour les juifs citadins souhaitant émigrer en Palestine, portraits des immigrants juifs aux États-Unis durant la guerre, images des préparatifs militaires de l'Amérique, photographies des camps de réfugiés juifs en Allemagne et en France après la fin du conflit mondial, clichés de Berlin dévastée... Ces images sont d'autant plus touchantes lorsque l'on sait que Vishniac ne récupéra qu'une petite partie de ses clichés pris avant son départ pour l'Amérique, au terme d'un long et complexe processus nécessitant de les faire transiter clandestinement via Cuba.

L'exposition ménage aussi quelques belles surprises : essais photographiques en couleur, films documentaires que l'on croyait perdus et, surtout, de splendides clichés de photomicrographie scientifique, pour laquelle Vishniac se passionna dès l'enfance. Si ces images étaient bien connues des biologistes et des entomologistes, qui y eurent largement recours pour illustrer leurs publications, en revanche, elles ne l'étaient absolument pas des historiens de la photographie – comme ont pu être longtemps ignorées les réalisations de Berenice Abbott pour le MIT.

Fruit d'une intense campagne de numérisation effectuée par l'International Center of Photography – plus de 10 000 négatifs, dont sont issus la plupart des clichés tirés en 2012 qui sont ici montrés –, l'exposition illustre les toutes dernières recherches menées par l'historienne de la photographie Maya Benton pour reconstituer l'itinéraire créatif et biographique de Vishniac. Cet état des lieux reste à approfondir, comme l'indiquent, dans le parcours, des appels récurrents à contribution. On a ainsi l'agréable impression de se trouver plongé dans un processus de recherche encore en cours, dans un récit aux potentialités encore ouvertes. Pour autant, l'exposition s'accompagne d'un appareil critique fourni, avec des cartels très détaillés pour la plupart des photographies présentées, permettant d'identifier les personnages et les lieux reproduits. Il est, par exemple, très émouvant de visionner le film où

s'exprime aujourd'hui le rescapé des camps David Eckstein, que Vishniac photographia à plusieurs reprises en 1937 en Pologne, alors qu'il était âgé de sept ans, et dont le portrait, l'un des plus célèbres du photographe, fut largement diffusé et reproduit dans les différentes campagnes de sensibilisation au sort des juifs polonais.

On apprécie, par ailleurs, l'effort des commissaires pour retracer le devenir et la circulation – et parfois la distorsion – de certaines images emblématiques de Vishniac dans tout un ensemble de brochures, de tracts, de journaux et de recueils. Ainsi en est-il du portrait iconique de la petite et frêle Sara, photographiée entre 1935 et 1937 à Varsovie et présentée, par exemple, selon les besoins, comme une réfugiée en Suède ou comme une enfant roumaine. Surtout, tout au long du parcours, se dessine l'image d'un artiste extrêmement conscient des enjeux sociaux et

politiques de sa pratique, recourant volontiers à des mises en abyme pour s'inscrire, littéralement, dans ses images, pour revendiquer son action de photographe. À cet égard, les clichés qu'il prend de Berlin entre 1932 et 1933 pour dénoncer l'emprise progressive des nazis sur l'espace et l'imaginaire publics sont saisissants. Par exemple, il n'hésite pas à photographier, dans un geste de défi, d'affirmation de soi et de résistance, sa propre fille, Mara, devant la vitrine d'un magasin spécialisé dans la vente d'instruments pour mesurer la différence entre crânes aryens et non aryens, afin de dénoncer l'ineptie de telles discriminations et de proclamer haut et fort son droit à occuper l'espace de la ville. De même, comme le révèle ses carnets, qu'on apprécie de voir exposés, il conserve soigneusement ses images, les compare à d'autres, réfléchissant intensément à leur valeur historique et à leur poids politique. Vishniac apparaît ainsi comme pleinement investi de sa mission de producteur et de diffuseur d'images, un bel exemple de photographe engagé – « *a concerned photographer* », pour reprendre l'expression de Cornell Capa.

1 Roman Vishniac, *Un monde disparu* [titre original : *Die Farshvundene Velt: Idishe shtet, Idishe mentshn*], Paris, Seuil, 1984 [1947].

**Ada Ackerman** est chargée de recherches au CNRS, au laboratoire THALIM. Historienne de l'art, spécialiste d'Eisenstein, elle a consacré à ce dernier un ouvrage tiré de sa thèse, Eisenstein et Daumier, des affinités électives (2013). Elle prépare actuellement un recueil sur la bibliothèque et les lectures d'Eisenstein, à paraître aux éditions Caboose en 2015, ainsi qu'un ouvrage sur ses rapports aux théories de l'empathie. Elle travaille également sur une exposition autour de la figure du Golem, qui se tiendra au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, à Paris.



Ernst Kaufmann, au centre, et deux jeunes sionistes non identifiés, en sabots, se formant aux techniques de construction dans une carrière, Werkdorp Nieuwesluis, Wieringermeer, Pays-Bas, 1939, permission de l'International Center of Photography

## 5<sup>e</sup> édition des Rencontres internationales de la photographie en Gaspésie

De la mi-juillet à la mi-septembre 2014

Distribuées dans treize municipalités du territoire gaspésien, les expositions présentées dans le cadre de cette cinquième édition des Rencontres occupent vingt et un lieux intérieurs ou extérieurs, un défi logistique en matière de commissariat. Plus de 800 km de routes : c'est dire à quel point l'évènement constitue tout autant un rendez-vous avec la photographie qu'avec le territoire et le paysage gaspésien. Intégrées à différents lieux particuliers – parcs, bâtiments historiques, centre d'artistes, musée –,

les expositions deviennent en effet une manière unique et originale de découvrir les tendances les plus récentes de la photographie en même temps qu'un coin du pays.

Rappelons d'ailleurs que cette manifestation photographique est née en 2009 sous l'appellation *Parcours du point de vue*. Inspiré par un projet de l'artiste suisse Jean-Daniel Berclaz<sup>1</sup>, Claude Goulet, directeur et fondateur des Rencontres, invita cinq photographes à parcourir le territoire gaspésien,

à proposer sur lui des points de vue inédits et, grâce à diverses activités de médiation, à nouer des liens avec la population et à susciter l'intérêt du public pour la photographie. Vu le succès de cette initiative, tant auprès du public que de ses partenaires institutionnels et politiques, l'évènement reviendra l'année suivante sous la forme qu'on lui connaît aujourd'hui.

Sous le thème « Visible. Invisible », cette cinquième édition des Rencontres offre une programmation diversifiée, tant par la nature des œuvres présentées, issues de pratiques associées à la photographie documentaire, au photomontage, à la vidéo ou à l'installation, que par les enjeux qu'elles soulèvent. Fidèles aux objectifs premiers du *Parcours du point de vue*, plusieurs expositions dans la présente édition sont consacrées à l'interprétation du territoire gaspésien. Ainsi, le collectif de photographes KAHAM (Christian Lamontagne, Nicolas Lévesque, Yoanis Menge et Charles-Frédéric Ouellet) a profité d'une résidence de création effectuée au printemps 2014 pour revisiter les paysages de la route 132, qui cerne le territoire gaspésien, et pour proposer une vision s'éloignant du pittoresque habituel des cartes postales.

Dans le cadre d'une autre résidence, le duo Patrick Dionne et Miki Gingras a scruté l'histoire de l'île Bonaventure, désormais transformée en parc national, à partir de témoignages d'anciens résidents. Interprétant ceux-ci, les artistes ont recréé les gestes et les habitudes du quotidien insulaire, sous la forme d'une installation disséminée dans le paysage de l'île et visible depuis une lunette d'approche installée sur la rive de Percé. Des paysages de l'hiver gaspésien de Linda Rutenberg étaient également présentés au Musée de la Gaspésie, à Gaspé, alors qu'Estelle Marcoux exposait, à Gesgapegiag, un projet portant sur cette communauté micmaque. Enfin, Laurent Villeret et Flora, deux photographes français, montraient, respectivement à Marsoui et à Carleton, le résultat de résidences effectuées précédemment en Gaspésie.

Plutôt que de représenter le territoire gaspésien, certains projets illustraient la situation marginale de différentes réalités sociales ou territoriales. La série *Micronations* de Léo Delafontaine s'intéressait aux petits états structurés, en marge des grands états officiels, autour d'intérêts divers, qu'ils soient financiers, artistiques ou folkloriques. Dans la tradition du documentaire social, Kitra Cahana a porté son attention, dans la série *Nomad*, sur de jeunes gens assumant ayant choisi le nomadisme comme mode de vie. Sur les traces de Robert J. Flaherty, Donald Weber s'est rendu au Nunavut pour y réaliser *Quniqjuk, Qunbuk, Quabaa*, un ensemble de portraits d'Inuits dont le visage est

éclairé par la seule lumière d'écrans de téléphones cellulaires ou d'autres appareils numériques.

D'autres séries puisaient plutôt dans le registre de la mise en scène. À la manière d'un conte, Evgenia Arbugaeva a reconstruit, sous forme de tableaux faisant alterner portraits et paysages, certains souvenirs de son enfance dans la ville sibérienne de Tiksi, qui a fourni son titre au projet. La série *Fallen Princesses* de Dina Goldstein illustre certains lieux communs véhiculés par les contes de fées. Entre sculpture, installation, théâtre et littérature, la photographie de Rina Vukobratovic, dans *The Girl Who Sees the Verses*, montre des mises en scène inspirées par des haïkus écrits par l'artiste durant son enfance. L'exposition *Changer le monde* de Gilbert Garcin présentait, quant à elle, des photomontages où l'artiste place son propre personnage dans des situations à la fois absurdes et humoristiques, et proposait une réflexion philosophique sur l'existence.

Sur un mode plus éthéré, le travail d'Helen Sear superposait portraits, paysages et interventions graphiques, créant des espaces ambigus évoquant le souvenir d'expériences lointaines de la nature. Sous la forme du journal photographique, le projet *Le capteur* de Bertrand Carrière mettait en récit des triptyques d'images tirées de l'expérience privée du quotidien du photographe. À Bonaventure, on pouvait découvrir *Bonjour Compostelle*, projet réalisé par Jean-François Bérubé lors d'une résidence effectuée en 2013 aux Promenades photographiques de



Michael Flomen, *Higher Ground*, vue de l'installation, parc du Vieux-Quai, Maria, 2014

projections vidéo complétaient la programmation. Aux projets *Vies possibles et imaginaires* de Rozenn Quééré et Yasmine Eid-Sabbagh, *Diapositive volatile et autres troubles* de Maryse Goudreau et *Mirages* d'Isabelle Hayeur s'ajoutait une installation de photogrammes de Michael Flomen.

Un des temps forts de l'évènement, *La tournée des photographes*, réunissait pendant une semaine du mois d'août les artistes qui exposaient ainsi que différents intervenants issus du milieu de la photographie pour proposer un tour des expositions, ponctué de tables rondes et de rencontres-causeries avec

Dans un cas comme dans l'autre, les intervenants ont souligné les nombreuses difficultés que rencontrent photographes et collectionneurs d'ici quant au développement d'un marché québécois des tirages et de l'édition photographiques.

Si l'évènement a pour but de créer une relation privilégiée, une interaction entre le territoire gaspésien, les photographes et les œuvres, son ambition est plus vaste. Depuis maintenant cinq ans, Claude Goulet nourrit le projet de faire des Rencontres une référence sur la scène internationale et de positionner l'évènement parmi les chefs de file du développement culturel en photographie en inscrivant ces dernières dans un vaste réseau d'échanges réunissant, entre autres, les festivals européens et américains qui partagent les mêmes visées. Au cours des années qui viennent, Goulet entend élargir ce réseau, déjà bien établi en France, par des coopérations avec la Belgique et l'Allemagne. Avec une équipe réduite, un budget somme toute modeste eu égard à l'ampleur des aspirations qui l'animent, Claude Goulet est en train de relever avec brio le défi qu'il s'est lancé : aménager un territoire pour la photographie ou, comme il aime lui-même le dire, « habiter le territoire ».



Rozenn Quééré et Yasmine Eid-Sabbagh, de la série *Vies possibles et imaginaires*, 2012

Vendôme, en France. Du côté de Percé, les Rencontres présentaient *Regards sur la Collection Loto-Québec*, un choix de trente-cinq photographies provenant de la collection de la société d'État et célébrant autant d'années de création photographique québécoise.

Hors des sentiers battus de la photographie, des installations et des

le public. Cette année, les tables rondes ont été l'occasion d'aborder deux thèmes sensibles de la réalité photographique, soit, d'une part, le marché de la photographie et l'état des collections de photographies au Québec et, d'autre part, l'importance et le statut du livre comme forme d'expression et de diffusion privilégiée pour la photographie.

1 Le projet *Musée du Point de Vue* de Jean-Daniel Berclaz a notamment été présenté à Arles en 2003, lors des Rencontres de la photographie.

**Serge Allaire** est titulaire d'une maîtrise en études des arts de l'Université du Québec à Montréal, où il enseigne l'histoire de l'art et l'histoire de la photographie. Ses publications à titre de commissaire d'exposition et de chercheur sont consacrées à la photographie, aux problématiques de l'art et de la culture de masse et à l'analyse des discours.